



Séance du 4 juin 2021 à 15h
Présidée par Marc Aicardi de Saint-Paul

Installation de M. Yves Marek

Eloge de Michel Guillou par Yves Marek

Monsieur le Président,
M. Le Secrétaire perpétuel,
Messieurs les ministres,
Cher Maître, Cher Francis Szpiner,
Chères Consœurs et Chers Confrères,
Chère Madame Denise Guillou,
Chers amis,

C'est un grand honneur d'être reçu dans votre Académie et je ressens aujourd'hui une immense gratitude à l'égard de votre Compagnie et c'est un immense privilège d'avoir un tel avocat, la voix à la fois la plus fulgurante et la plus chaleureuse du Barreau, pour magnifier mon parcours et me sentir un instant moins indigne de siéger au milieu de tant de savants dont j'ai souvent lu les travaux éminents et que je n'imaginai pas devenir des confrères et de dirigeants dont j'ai admiré l'action.

Un heureux usage veut que le nouveau membre, en signe de gratitude et de respect, honorant ainsi à travers lui tous ses confrères, fasse l'éloge de son prédécesseur. Il arrive qu'il ne l'ait pas connu. Il arrive, comme c'est le cas aujourd'hui que le récipiendaire ait partagé avec lui des moments de combats d'amitié et d'affection.

Michel Guillou est né le 8 septembre 1938 à Beuzeville en Normandie, fils unique d'une famille modeste. Sa mère, aînée d'une famille nombreuse, a été dissuadée de faire des études pour s'occuper des autres frères et sœurs. Son père, fils de docker et maçon, sera toute sa vie invalide : au cours de son service militaire dans les forces françaises d'occupation de la Ruhr, il avait eu un accident qui atteindra l'un de ses reins et lui vaudra de frôler la mort plusieurs fois. Il est opéré sous les bombes pendant le débarquement dans un hôpital de campagne grâce à la pénicilline introuvable en France occupée à peine amenée par les Américains. Parti d'une situation si précaire, Michel Guillou disait jeune qu'il se voyait alors heureux de devenir simplement caissier ou matelot dans la marine marchande, tropisme de breton sans doute.



Comme dans bien des récits qui célèbrent la force de l'école républicaine, c'est un professeur de mathématiques qui repère très vite le talent du jeune Michel et le recommande pour qu'il rejoigne les classes préparatoires du Lycée Malesherbes de Caen. Là, un autre professeur de Mathématiques l'envoie vers les classes préparatoires du Lycée Saint-Louis à Paris qu'il juge plus dignes de son talent exceptionnel. Michel Guillou intègre Supélec, école qui pouvait se faire en deux ans et avec une bourse d'Edf à condition de renoncer à la filière des courants faibles pour s'inscrire dans celle des courants forts. Michel Guillou sera donc ingénieur à 20 ans. Sur le campus, il rencontre Denise, qui deviendra vite son épouse et son plus fidèle soutien. Brillante étudiante de l'école polytechnique féminine, sa famille, en plusieurs générations, illustre aussi ce parcours républicain : ancêtres agriculteurs en Lozère, puis instituteurs, père ingénieur Supélec, artisan de l'éclairage des Champs-Élysées, mari Supélec, un fils Supélec.

Contrepartie de sa bourse, Michel Guillou intègre EDF de 1961 à 1963 puis de 1965 à 1968 comme ingénieur chercheur à la Direction des études et recherches. De 1963 à 1965, il effectue son service militaire dans la Marine à Brest à bord du Richelieu -déjà le fondateur de l'Académie française- et aussi en partie au service de recherches de la Marine.

Parallèlement il passe non pas une mais deux thèses : une thèse de Docteur ingénieur sur le sujet « *répartitions couplées du potentiel et de concentration dans les cellules électro-chimiques* » et une thèse de docteur d'Etat « *contribution à l'étude des phénomènes de transports ioniques au sein de membranes échangeuses d'ions* ».

Nommé en 1968 maître de conférences à l'université de Rouen, il est chargé de créer et de diriger le département des mesures physiques de l'institut Universitaire de technologie de Rouen. Son directeur de thèse et de l'IUT, devenu Recteur à Nancy, qui l'appréciait beaucoup, René Buvet, de retour de mission en Afrique lui propose d'aller créer un IUT à Dakar. Quelques mois se passent sans que cela se concrétise. Michel Guillou part donc en 1970 créer et diriger l'IUT de Créteil dans le cadre de la toute nouvelle université Paris XII issue de la réforme Edgar Faure. Mais voilà que les autorités sénégalaises débloquent le projet et Michel Guillou part à Dakar fonder l'Institut de technologie de Dakar dont il fera une école nationale supérieure de sciences et de technologies sans cesser de diriger l'IUT de Créteil. Au Sénégal, où naîtra son troisième enfant Pierre après ses deux filles Anne et Béatrice, il fera des miracles. Les bâtiments sortent de terre les uns après les autres. Un corps enseignant de haut niveau est constitué. Des bataillons d'ingénieurs du Sénégal moderne sortent de l'école. Le Président Senghor et son Premier ministre Abdou Diouf ne tarissent pas d'éloges et ce sera le début d'une longue amitié avec celui que des Sénégalais par respect ont surnommé le jeune Ancêtre. Il sera fait ensuite commandeur de l'Ordre du Lion du Sénégal.

Mais surtout, Michel Guillou a pris le virus de l'Afrique, le goût de la coopération. Il a passionnément aimé les africains, et son énergie démiurgique a trouvé dans ce continent un aliment pour multiplier les projets. Ses thésards de Créteil, il les envoie au Sénégal. Partout, il



veut que les meilleurs talents aillent contribuer à faire émerger des institutions d'excellence dans les pays francophones.

Revenu comme professeur à la chaire d'énergétique de l'Université Paris Val de Marne, il constate que son expérience sénégalaise a fortement impressionné le ministère de la coopération et on lui demande de devenir le chef du département de l'enseignement supérieur et de la coopération rue Monsieur de 1975 à 1976. Il quitte la coopération en 1976 pour être élu Président de l'université Paris Val de Marne. Il sera réélu à l'unanimité Président, mais à l'été 1981, la nouvelle majorité fait rétroactivement annuler la loi Sauvage qui permettait d'exercer un second mandat et Michel Guillou, avec dix autres présidents d'université, doit quitter ses fonctions.

La passion de la coopération internationale ne l'avait pas quitté dans ses fonctions universitaires et académiques. Il supervise la coopération avec le Brésil. Il sera président de 1977 à 1979 de la commission internationale de la conférence des Présidents d'université dont il sera ensuite vice-président de 1980 à 1981.

Dans l'Est parisien, Michel Guillou, qui n'a jamais fait de politique tout en admirant le Général de Gaulle, et qui entretenait les relations les plus confiantes et constructives avec les élus communistes, mais qui avait mal vécu la chasse aux sorcières dans l'université, se sent soudain une envie de s'engager aux élections départementales. Alors que François Mitterrand n'est élu que depuis deux ans et que le canton de Créteil est un bastion de gauche, il décide en 1983 de se présenter et l'emporte avec un score de près de 60% des voix. En 1988, même, il manque de remporter la mairie de Créteil et quoique la Justice reconnaisse une fraude de la partie adverse, il ne peut occuper le fauteuil que, selon son équipe, il avait conquis.

C'est le début aussi d'un engagement politique national. Il devient en 1985 vice-président du club 89, boîte à idées gaulliste qu'anime Michel Aurillac. En 1985, il devient délégué national du RPR chargé de la coopération.

En 1984, Michel Guillou, auréolé de son succès dakarois, de ses fonctions à la conférence des universités, est élu Président de l'Association des universités entièrement ou partiellement de langues françaises, qui est encore surtout une amicale.

C'est là qu'intervient un des moments qui arrivent parfois dans la vie des grands hommes et dans le destin des grandes aventures où toutes les choses qui s'étaient mises en place presque au hasard dans les années précédentes se conjuguent et se cristallisent pour se sublimer dans une occasion unique.

François Mitterrand décide de lancer le projet francophone. Edgar Faure avant lui avait conçu ce grand projet avec son ministre Senghor. Sans y parvenir. Il écrira dans ses mémoires : « *De basses manœuvres, de chétives intrigues, la conjonction des esprits sans lumière et des ambitions sans conscience ont ruiné à deux reprises ce grand projet* ». L'ambassadeur Jacques



Leprette, un diplomate exceptionnel missionné par le Président Mitterrand, a l'intelligence suprême que n'ont peut-être pas eu les pionniers de l'Union méditerranéenne ensuite, de bâtir un cadre extrêmement souple. Des sommets de chefs d'Etats sans institutions, des projets communs sur fonds volontaires et des opérateurs en réseaux fédérant la société civile. Pour l'audiovisuel, on crée par exemple TV5, une véritable chaîne francophone.

Michel Guillou est président de l'AUPELF et à ce moment décisif, sous la cohabitation, il a intégré le cabinet du ministre de la Coopération, son ami président du club 89 Michel Aurillac. C'est ainsi que l'Ambassadeur Leprette est tout heureux de voir Michel Guillou lui proposer la création d'une Université francophone sans murs, l'Université des Réseaux d'expression française, l'UREF, que gèrera comme opérateur l'AUPELF, dotée d'abord de 20 millions de francs.

Michel Guillou donnait au passage un nouvel exemple de l'utilité profonde des cabinets ministériels trop souvent décriés. Jamais l'Etat n'est plus agile et fécond que quand un ministre, en osmose intellectuelle avec des membres de cabinet, qui ont connu dans l'administration les freins autant que les possibilités de l'administration, qui ont muri dans des échanges discrets des solutions alternatives, peut imposer des grands projets à une administration d'Etat dont les tenants récents du management public ont tort de présumer automatiquement la dévotion à l'intérêt général.

C'est ainsi que commence une fascinante aventure qui donne forme avec une étonnante modernité à l'espace francophone multilatéral. Déjà, Michel Guillou avait perçu l'importance des technologies de l'information et des bases documentaires et avait implanté dans les universités du Sud des centres Syfed-REFER de ressources documentaires francophones. Avec l'UREF, le réseau francophone devient une réalité. Il ne s'agit plus seulement de jumelages à l'ancienne, d'envoi de professeurs, d'échanges étudiants au gré des relations bilatérales. Il réussit à bâtir un espace unifié. L'exemple le plus frappant en est la conception de manuels universitaires communs en médecine, en économie. Les plus grands médecins, français, canadiens, vietnamiens, ivoiriens rédigent un manuel par exemple de pédiatrie et dans toutes les universités de la francophonie, les étudiants peuvent concrètement éprouver ce qu'est l'appartenance à un espace francophone. Ces manuels étaient de surcroît parmi les meilleurs dans chacune des disciplines et en aucun cas des sous-produits destinés au Sud, même s'ils contenaient des chapitres sur les pathologies tropicales.

Autour de l'Uref, s'agrègent toutes les sociétés savantes francophones et les meilleurs chercheurs et enseignants. Ce que Michel Guillou a en tête c'est de reconstituer à l'échelle de la francophonie ce qu'a été à l'échelle de la France la création du CNRS à la Libération. Il s'agit de créer une tête de réseau pour soutenir partout dans le monde des laboratoires jumelés, de prouver au monde entier qu'insérés dans un réseau mondial à Abidjan, Hanoi, Dakar, les chercheurs peuvent être soutenus et trouver dans leur pays les conditions matérielles et intellectuelles de la recherche. Avec les francophones et les hispanophones, il entrevoit la



possibilité de constituer un marché suffisant pour faire contrepoids à la domination des revues anglosaxonnes.

C'est juste après le Sommet de Québec, d'abord à la tête du service des affaires francophones, puis au cabinet d'Alain Decaux aux côtés d'un grand et subtil diplomate, Yves Aubin de la Messuzière, que j'ai connu Michel Guillou. Nous l'avons soutenu pied à pied, accompagné la croissance de son formidable projet avec des succès spectaculaires.

Michel Guillou avait une force de conviction peu commune, une passion qu'il arrivait forcément à faire partager. Il arrivait dans votre bureau, plein de projets prométhéens voulant vous convaincre que vous ne pouviez que les financer. Vous sentiez que derrière chaque idée, il y avait un chercheur africain, un génie cambodgien, des étudiants burundais avides de savoirs. Ses projets n'étaient pas ceux d'un technocrate : c'étaient ceux d'un chercheur, d'un enseignant, d'un ingénieur et encore plus d'un amoureux inconditionnel de l'Afrique de l'Indochine, voulant tout donner pour offrir à cette jeunesse l'excellence dans le partage francophone.

Une fois qu'ayant ramassé son énergie, presque comme un sanglier enchaînant les assauts, il avait engrangé les millions et qu'on avait dû lui dire qu'on ne pouvait financer tel ou tel projet pionnier, il s'en allait reconnaissant et sur le pas de la porte, avec un air de chien battu, un petit air complice dans le regard, il vous reparlait de ce dernier projet, de manière si attendrissante que vous vous sentiez, coupable et que vous passiez la semaine à trouver les budgets manquants.

Ce qu'a fait Michel Guillou était presque au-delà des forces humaines. Il eut dans ce combat des soutiens précieux comme les québécois Michel Gervais et Jean-Marc Léger, le Président Abdou Diouf, nos confrères Marc Gentilini et Maurice Portiche, l'ambassadeur Yves Aubin de la Messuzière, le si remarquable homme d'état sénégalais Christian Valantin.

Mais on ne saisit pas la force de l'œuvre de Michel Guillou si l'on n'en saisit pas l'originale puissance. Souvent les grands hommes sont ceux d'une idée fixe. Les grandes réalisations supposent pour se mettre en place et pour emporter l'adhésion d'une cohérence interne profonde et que ceux qui les portent aient une idée si précise de leur dessein qu'ils sentent toujours quand leur projet s'affaiblirait en déviant de l'idée fixe. Cela peut parfois les rendre incommodes, y compris d'abord à ceux qui en apparence poursuivent les mêmes buts. Le Général de Gaulle a abondamment filé ce thème dans les Mémoires de Guerre pour expliquer pourquoi il devait résister aussi à Roosevelt et à Churchill.

Ce que bâtissait Michel Guillou, c'était un ensemble francophone, un réseau horizontal pour bâtir un monde multipolaire. Les actions qui ne concernaient qu'un seul pays, les actions de coopération bilatérale, teintée parfois de paternalisme ou de sentimentalisme francophone ne l'intéressaient pas. Comme un Jean Monnet à qui on peut le comparer, sous réserve des aspects controversés de ce personnage aujourd'hui mieux connus, les programmes ne



l'intéressaient qu'à la condition qu'ils créent une communauté francophone, comme c'est le cas des manuels universitaires de médecine avec des auteurs et des lecteurs sur plusieurs continents, ou des réseaux de chercheurs et de laboratoires travaillant ensemble liés par la francophonie à un niveau d'excellence mondiale.

Il voyait très bien par exemple que toute action visant à fournir à tel ou tel pays francophone des piles photovoltaïques était vaine pour atteindre ce but.

Il mesurait parfaitement à quel point la francophilie pouvait causer de torts à la francophonie, combien chaque fois qu'un responsable confondait la francophonie avec l'œuvre d'apprentissage du français de l'Alliance française, ou la Francophonie avec la francophilie, la francophonie reculait.

Jamais en particulier, ni Michel Guillou, ni François Mitterrand, ni nous-mêmes pionniers des premiers sommets francophones ne voulions citer le nombre de locuteurs du français dans le monde. Nous mettions un point d'honneur à l'ignorer. Un seul chiffre devait exister pour un bâtisseur de la francophonie, celui de la population totale des pays francophones car c'était la seule vraie mesure de l'espace francophone. Et d'ailleurs, récemment, il n'avait pas de mots assez durs sur ceux qui, au prétexte de l'explosion de la démographie africaine, se rassuraient à bon compte en prédisant une nouvelle jeunesse pour le Français. Il savait bien que la vitalité de la Francophonie ne dépend pas du nombre de locuteurs mais de la volonté de faire exister un espace francophone, que cette jeunesse n'aurait aucune raison d'apprendre le français si les dirigeants français parlaient anglais et désertaient le combat ou si la francophonie, étendue à tous les pays francophiles ou qui faisaient seulement l'effort d'enseigner le français, perdait l'âme que François Mitterrand lui avait insufflée.

Il se désolait parfois de l'absence de compréhension de la portée de la création de la francophonie. Nous avons connu cela aussi dans l'audiovisuel et constaté que pendant 20 ans tous ceux qui voulaient développer l'audiovisuel extérieur de la France commençaient par vouloir tuer TV5, à vouloir l'annexer, oubliant son caractère francophone et multilatéral. Dans tous les domaines, la francophonie avait contre elle non seulement le parti toujours puissant du renoncement, mais le parti de ceux qui croyaient servir la France mais ne comprenaient pas la force du cadre multilatéral. Comme ils avaient tort ! Comment ne pas voir que des coopérations francophones, assises sur des réseaux transversaux actifs de la société civile, associant africains, cambodgiens, suisses, marocains, québécois auraient beaucoup mieux résisté que des coopérations bilatérales aux aléas en particulier de la relation franco-africaine et parfois de son discrédit ?

C'est convaincu de la force de ce projet multilatéral que Michel Guillou avec une énergie prométhéenne bâtit des outils concrets et si précieux et suscita l'admiration et la reconnaissance des universitaires du sud.



Mais il eut aussi des ennemis féroces et cette construction si remarquable ne se fit qu'au prix d'un combat sans merci que je m'honore d'avoir soutenu aussi bien après d'Alain Decaux que de Jacques Toubon sous des majorités différentes.... Les hommes d'une extrême gentillesse, qui animés par leur désir de faire le Bien et qui emportés par leur conviction, ont le sentiment de ne faire que leur devoir au service des autres, ont souvent du mal à comprendre qu'ils suscitent des haines gratuites et implacables. Ce fut le cas.

Ce n'est pas que Michel Guillou eût froissé des collègues car il était chaleureux et jovial, et toute l'ancienne garde de l'AUPELF ne pouvait qu'adhérer à la dimension nouvelle qu'il donnait à l'entreprise.

Il y avait bien sûr le sectarisme politique de ceux qui ne supportaient pas qu'un pan entier de la coopération universitaire soit animé par un membre du RPR.

Mais c'est le succès même de l'opérateur UREF qui gênait, en particulier au Canada et au Québec. Il faut se souvenir que quand l'Agence de coopération culturelle et technique avait été créée en 1970, c'était la seule organisation internationale dans laquelle le Canada avait autorisé le Québec à siéger de manière autonome. Dans l'architecture qui se dessinait, les Chefs d'Etat, conseillés par un comité de suivi informel de chefs d'Etat longtemps présidé par le très remarquable représentant personnel du Président Diouf, Christian Valantin s'appuyaient sur des opérateurs multiples TV5, l'UREF, l'ACCT n'étant qu'un d'entre eux. La conquête essentielle du Québec se trouvait en quelque sorte diluée. Dans une logique de sommets, où décidaient les représentants personnels de Mitterrand, de Brian Mulroney, les diplomates du Québec, la Communauté française de Belgique, de la Région Wallonne, craignaient de ne pas faire le poids comme à l'ACCT, dont le secrétaire général était un Canadien. On pouvait tolérer en raison de la spécificité de la télévision l'existence de TV5. L'envergure de l'opérateur UREF qui devint l'Agence Universitaire de la francophonie était perçue comme une menace par tout cet écosystème que la création des Sommets francophones avait dérangé.

Heureusement, nous arrivions grâce à l'intelligence de Lucien Bouchard ou de Bernard Landry à surmonter ces guérillas inutiles bien que féroces.

Personne n'imagine - car peu de gens les ont racontés - la violence de ces combats : Alain Decaux découvrit un jour à l'occasion d'un bourrage de fax, qu'un fonctionnaire du ministère des affaires étrangères membre de son cabinet envoyait tous les courriers de Guillou et toutes les notes à son sujet à ses ennemis hors de France. A la veille d'un sommet, Michel Rocard nous indiqua que si nous ne lâchions pas l'UREF et Guillou, c'en serait peut-être fini des droits de pêche au homard des pêcheurs français dans l'Atlantique Nord. Au congrès de l'AUPELF de Bruxelles, un président d'université française affréta un wagon de Thalys pour y faire débarquer une dizaine d'homologues pour appeler à voter contre le renouvellement de Michel Guillou à la tête de l'Agence. Il fut réélu triomphalement par les francophones choqués.



Ce coup d'Etat ayant échoué, on utilisa in fine à la veille du Sommet de Moncton, la technique éprouvée du rapport d'audit, de la mission d'inspection qui fit le rapport accablant qu'on attendait d'elle, tant il est facile à coups de notes de frais, d'allégations de détournements de fonds, de salir et de calomnier. Personne n'était dupe, surtout ceux qui connaissaient le moine soldat, le travailleur infatigable, l'homme simple et désintéressé qu'était Michel Guillou.

Michel Guillou retourna à son port d'attache, l'université Paris XII. Pour peu de temps. Pour la première fois de sa vie, on le vit pleurer lorsqu'il découvrit qu'un dirigeant de l'université, par animosité politique, avait fait défoncer la porte de son bureau et jeter à la benne tous ses dossiers. Sa tristesse fut grande aussi de voir en partie détricotée l'œuvre de sa vie. Au Vietnam, au Laos, Au Cambodge, il avait réussi à faire ouvrir près de 800 classes bilingues avec le soutien au début de Jacques Toubon et de son équipe, Maurice Portiche, Pierre Gény et moi-même, où des milliers d'élèves apprenaient en français. Elles furent abandonnées. Un document d'anniversaire célébrant l'histoire de l'AUPELF oubliait soigneusement et de le citer et de rappeler ce qu'elle lui devait pour les quinze ans qu'il lui avait consacrés nuit et jour au détriment de sa famille. Les institutions et les corps qui dissimulent les insuffisances des uns et des autres dans le collectif souvent n'aiment pas beaucoup ceux signent d'une marque si personnelle leur succès que celui-ci paraît les déranger dans leur tranquillité.

Heureusement, Michel Guillou n'avait jamais manqué d'amis solides qui savaient son exceptionnelle valeur comme le Recteur Christian Philip, ou notre confrère Guy Lavorel. Ils l'appellent à rejoindre l'Université Lyon III et à fonder un Institut de la Francophonie. Il dirige à nouveau des thèses, fonde des instituts homologues partout, multiplie les chaires Senghor et se démène sans relâche conformément à sa nature impétueuse jusqu'à ce qu'une longue maladie lui enlève peu à peu ses forces.

À ses obsèques auxquelles participaient plusieurs d'entre nous, compagnons de route, comme Pierre Gény ou Serge Arnaud, se pressaient des personnalités, officiels ou universitaires d'Afrique ou du Vietnam émues. Sa veuve reçut des centaines de lettres, d'universitaires, d'étudiants devenus ingénieurs, ministres dans leurs pays partout dans le monde qui savaient ce qu'ils devaient à l'énergie prométhéenne de Michel Guillou, à sa passion de transmettre, d'élever de partager.

René Char a écrit que « *ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience* ». Michel Guillou a plus que troublé : il a créé, bâti, fondé, inventé, donné. Il mérite bien lui - je le dis à travers vous à son épouse Denise, à ses enfants Anne, Béatrice et Pierre, à sa petite-fille Inès ici présente -, notre affectueux souvenir, notre respect et notre admiration.